

## LA FILLE DU BANQUIER.

(Suite.)

XXX.

### LE RETOUR.—HUIT JOURS DE GRACE.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis les incidents que nous avons racontés dans le chapitre précédent, lorsqu'une nouvelle tomba, comme un coup de tonnerre, sur le maître du château de Moidrey.

Emma Keradec était revenue !

Tout le village de Saint-Servan était dans la joie ; depuis le moment où le bateau du vieux Mathieu, qui l'avait ramené, avait abordé au rivage, l'ouvrage avait été suspendu. La population entière, qui la considérait comme sa fille adoptive, y compris les enfants, l'accompagna jusqu'aux portes du vieux manoir ; et quand ils la virent en sûreté auprès de celle qui lui servait de mère, ils accablèrent Mathieu de questions.

Mais ce que raconta le vieux pêcheur tenait plutôt de la fable que de la réalité. Georges France lui avait fait ses recommandations ; car on comprend qu'il n'était guère désireux de mettre le monde au courant de toutes ses aventures.

Madame de Moidrey, qui était encore trop faible pour quitter sa chambre, reçut Emma avec la plus vive effusion de tendresse ; et celle-ci, tout en pleurant entre ses bras, lui dit tout ce qu'elle devait d'affection et de reconnaissance à celui qui l'avait sauvée, à Georges France.

La bonne dame écouta, avec des émotions mêlées d'indignation et d'admiration, le récit qu'elle lui fit de sa captivité et des persécutions qu'elle avait endurées, d'indignation pour la cruauté dont elle avait été l'objet, et d'admiration pour le courage dont elle avait fait preuve.

—Il faut que je voie ce jeune homme ! dit madame de Moidrey, lorsqu'Emma lui eût raconté tout ce dont elle était redevable à Georges France. Dans quelques jours je serai, j'espère, assez bien pour descendre, et je joindrai mes remerciements aux tiens. J'avais un fils autrefois, qui, s'il vivait, ressemblerait beaucoup au portrait que tu fais de ce M. France. Ah ! ajouta-t-elle, avec un soupir, si ce fils vivait, c'est alors, Emma, que tu serais vraiment ma fille, quoique, cependant, il me serait impossible de t'aimer d'avantage.

En parlant ainsi, elle attira Emma à elle, et imprima un tendre baiser sur son front.

En même temps, la jeune fille sentit des larmes tomber sur ses joues.

—Mère ! chère mère ! s'écria-t-elle, car madame de Moidrey ne voulait pas qu'elle l'appelât autrement. . . . tu pleures !

—Le bonheur de t'avoir retrouvée a inondé mon cœur de joie. Mais pardonne-moi : car, vois-tu, quoique de longues années se soient écoulées depuis cette affreuse nuit où mon enfant me fut volé, je ne puis penser aux espérances que nous mettions en lui, car son père vivait alors. . . . sans verser des larmes.

Avec ce tact que les femmes possèdent si généralement, Emma, par degrés insensibles, changea de sujet de conversation, mais elle ne fut pas aussi heureuse qu'elle le désirait.

Elle parla de Varina Delagrave.

Aussitôt les manières de madame de Moidrey, ordinairement si douces et si gentilles, devinrent graves, presque sévères.

—Ne me parlez pas d'elle, mon enfant, dit-elle. Le nom qu'elle porte est de tous les noms celui qui m'est le plus pénible à entendre. Son père était l'ennemi de mon mari, et le mien.

—Le vôtre, ma mère !

—Oui, le mien ; et il le sera toujours, ainsi qu'à tous ceux à qui je prends intérêt. Son père, quoique j'aie des raisons de croire qu'il valait mieux que son fils, a poussé la méchanceté jusqu'au crime. Mais tout cela est passé, et il m'en coûte d'en parler. Qu'il me suffise de dire que, dans tous les malheurs qui ont rendu ma vie si amère, je retrouve la funeste influence de ces Delagrave.

Elle donna en jouant un petit coup sur la joue d'Emma, et dit en prenant un ton plus gai :

—Allons, parlons plutôt de M. Georges France : c'est un souvenir qui sera plus agréable pour nous deux. . . .

Emma rougit, et s'asseyant aux pieds de madame de Moidrey, elle recommença le récit de sa captivité et de sa délivrance.

Quelques mots nous suffiront pour dire comment elle avait été secourue. Georges France avait été sauvé de la mort au moment où, ballotté par les vagues, il semblait à jamais perdu.

Poussée par l'ouragan vers la côte d'Angleterre, la barque du vieux Mathieu avait, par un de ces miracles de la Providence qu'on ne trouve pas seulement que dans les romans, avait dérivé dans la direction de la tour du phare.

Les marins à bord, avaient aperçu quelque chose, une épave, sans doute, flottant sur l'eau, un canot fut aussitôt détaché ; à l'inexprimable étonnement du vieux Mathieu et de son équipage, ils reconnurent dans l'être inanimé qu'ils recueillirent, ce même jeune homme qui avait passé quelques jours à Saint-Servan, et qui, durant ce peu de temps, avait su se concilier l'estime et l'affection de tous les gens du village.

Pendant plusieurs heures, il demeura entre la vie et la mort, et quand enfin sa force et sa jeunesse eurent triomphé, il s'écoula encore bien du temps, avant qu'il pût raconter comment on avait voulu l'assassiner, et comment leur amie à tous, Emma Keradeuc, était retenue enfermée dans la tour du phare, qu'il leur désigna.

Sans hésitation, le vieux Mathieu tourna la tête de sa barque dans la direction de la côte anglaise ; et, après avoir longtemps lutté contre le vent, les pêcheurs, le lendemain du jour où ils avaient sauvé Georges France, arrivèrent en vue de la fameuse tour.

Connaissant le nombre et le scrupule des misérables que, grâce à son or, Mortagne avait rassemblés autour de lui, Georges avait décidé qu'on attendrait la nuit pour tenter de sauver Emma.

Ils se cachèrent en conséquence derrière la bande de rochers, et ne bougèrent que lorsque l'obscurité fut complète.

Alors un canot se dirigea doucement vers le rivage, et s'arrêta droit sous la fenêtre de Emma, dont la lumière leur servait de guide.

Georges, malgré sa faiblesse, non-seulement dirigeait l'expédition, mais il était résolu à tout hasard, à escalader encore une fois la chambre d'Emma, et à la sauver ou à périr.

Le canot se tenait immobile. Georges et le vieux Mathieu s'entretenaient à voix basse, en cherchant à pénétrer du regard à travers l'obscurité, quand, tout à coup, un cri déchirant retentit au-dessus de leurs têtes ; et, avant qu'ils fussent revenus de leur surprise un objet blanc traversa l'espace et plongea dans l'eau, à une distance de deux coups de rame de l'endroit où ils étaient.

C'était Emma Keradeuc.

La suite, le lecteur la connaît.

Nous allons maintenant reprendre le fil de notre histoire.

Après avoir vu Emma en sûreté dans la demeure de celle qui l'avait adoptée pour son enfant, et après lui avoir dit adieu, en promettant de revenir bientôt, Georges France se disposa à retourner à Saint-Servan.

Il n'avait pas encore quitté le manoir, et était debout au bas du grand escalier de chêne, attendant qu'on lui remit son par-dessus, dont il s'était débarrassé en entrant, quand une porte, une de celles qui donnaient dans les cuisines, s'ouvrit, et une femme apparut.

Elle s'arrêta un moment en voyant un étranger, salua, et allait traverser le vestibule, quand en passant près de Georges, elle leva les yeux sur lui. Elle tressaillit, réprima avec difficulté un cri prêt à lui échapper, et s'arrêta brusquement avec un air si effrayé que Georges ne pût s'empêcher de remarquer son émotion.

C'était une femme déjà avancée en âge, et sa position était évidemment celle d'une domestique supérieure.

Son visage était remarquable par sa blancheur, par sa teinte pâle et décolorée, qui s'étendait jusque sur ses lèvres ; ses cheveux étaient également argentés.

Mais ce qu'il y avait de plus extraordinaire chez elle, c'étaient des yeux d'une grandeur effrayante, et dont les pupilles, alors même que sa figure était au repos, étaient étrangement dilatés. Ils avaient une telle intensité de regard que ceux qui la voyaient pour la première fois se détournaient instinctivement pour chercher la cause de l'horreur qu'elle semblait éprouver.

Tel fut du moins le premier effet que cette femme produisit sur Georges France.

Il tressaillit et tourna la tête ; mais surmontant aussitôt une émotion dont il se sentait presque honteux, il sourit avec bonté, et lui adressant la parole :

—Je vous ai effrayée, dit-il ; mais j'espère que vous ne trouverez en moi rien d'assez alarmant pour que cette première impression ne se dissipe pas vite ?

Georges avait fait un pas ou deux vers elle, mais elle recula, les yeux toujours fixés sur son visage.

“ La même voix ! murmura-t-elle, en paraissant se parler à elle-même. Le même sourire ! Mais la figure est plus jeune, beaucoup plus jeune, et point encore altérée par le chagrin et les soucis.”

--Ma bonne femme ! dit Georges.

—Oui, reprit-elle, la voix est la même, mais les yeux sont plus brillants, et les cheveux sont plus bruns !

Et mue par une impulsion soudaine, elle lui demanda, mais d'un accent que quelque crainte mystérieuse faisait trembler, elle lui demanda son nom.

Georges le lui dit.

Alors elle respira longuement, et secoua la tête.

Quand elle parla de nouveau, elle était plus calme et sa voix était plus ferme.

—Pardonnez-moi, Monsieur, dit-elle, mais en vous apercevant j'ai cru voir le portrait de quelqu'un qui, lorsqu'il vivait, était très-bon pour moi, mais dont j'ai payé la bonté par . . .

Elle s'arrêta brusquement, et levant sa main maigre et blanche, elle la pressa contre son front.

—Vous êtes malade, ma pauvre femme, dit Georges avec bonté.

A ce moment, le domestique arriva apportant à Georges France son par-dessus et sa canne.

—Malade, non, répliqua la femme, avec un sourire triste ; je rêvais, voilà tout. Je vous prie de m'excuser ; je crois qu'il y a des fois que je n'ai pas bien la tête à moi.

Elle salua, traversa rapidement le vestibule, ouvrit une porte et disparut.

—Des fois ! dit le domestique, qui avait entendu sa dernière remarque et observé l'air étonné de Georges ; voilà près de vingt ans qu'elle n'a plus la tête à elle ; mais c'est une vieille domestique de la famille, monsieur, une très-vieille domestique.

—Pauvre femme ! dit Georges.

Puis, tandis que le domestique l'aidait à mettre son paletot, il demanda plutôt pour dire quelque chose que par intérêt dans la question :

—Quel est son nom ?

—Bernier, madame Bernier, répliqua le valet.

Et baissant la voix il ajouta :

—C'est une bien triste histoire, monsieur, que celle à laquelle elle a été mêlée ; mais il est défendu d'en parler ici.

—En ce cas, sois fidèle aux ordres qu'on t'a donnés, mon ami, et n'en parle pas.

En achevant ces mots, Georges mit une pièce d'argent dans la main du valet, et le cœur léger, parce qu'il aimait et se savait aimé, il sortit du manoir, et se dirigea par la route de Saint-Servan.

Bien différente était la situation d'esprit où se trouvait Henri Delagrave, le sombre propriétaire du château de Moidrey.

Il était assis dans son cabinet, réfléchissant au passé, au présent qui apparaissait menaçant, et à l'avenir plus effrayant encore, lorsque la porte s'ouvrit avec violence. L'ancien homme d'affaires, Mouton dont tous les cheveux avaient blanchi, se présenta devant lui.

L'avocat, vu sous son plus favorable aspect, n'avait jamais eu une figure engageante ; mais aujourd'hui qu'elle était traversée de milliers de lignes qui lui donnaient un faux air de vieille pomme de reinette, c'était la face la plus laide, la plus rusée, la plus vicieuse qu'on pût rencontrer sur une paire d'épaules humaines.

Il entra, comme nous avons dit, sans se faire annoncer, et, refermant la porte derrière lui, aussi violemment qu'il l'avait ouverte, il s'avança droit vers la table.

Delagrave, étonné de cette façon de s'introduire chez lui, bondit sur ses pieds, et le regarda avec une expression de colère.

—N'ai-je donc pas de domestiques, pour que vous ne vous fassiez pas annoncer ? s'écria-t-il. Vous ne vous gênez guère, monsieur Mouton.

Des domestiques ! oh, si, vous en avez, et en quantité ! répliqua l'avocat, en ricanant, et en même temps fixant ses yeux gris sur Delagrave. J'en ai rencontré une demi-douzaine qui flânaient dans l'antichambre et dans les corridors. Vous menez un train princier à Moidrey : l'argent n'est pas une affaire pour les gens riches ; non, non ! on le jette à pleines mains ; on le prodigue ici, là, et partout ! voilà ce qui s'appelle être grand, être superbe, aristocrate, voilà ce qui. . . .

—Monsieur Mouton ! cria Delagrave, en frappant un coup de poing sur la table, je vous ordonne . . . . .

—Ne m'effrayez pas, ne cherchez pas à me faire peur ! répliqua l'avocat avec une rage qui aurait été ridicule, si elle n'avait pas été si terrible dans sa vivacité. Ne cherchez pas à me faire peur ! répéta-t-il ; cela ne réussirait pas avec moi, vous le savez bien ! je me demande ce que le vieil Isaac Delagrave, mon ancien ami, le prêteur sur gages, penserait de son fils devenu si grand seigneur, de sa belle-fille qui se donne des airs de reine, et de sa fille, la princesse, de tout le bagage en un mot !

Qu'osez-vous dire ? s'écria Delagrave, tout à la fois surpris et irrité au suprême degré.

Mais la voix aiguë de l'avocat domina la sienne, tant il y avait chez lui de fiel et de dépit.

—J'ai dit ce bagage, cria-t-il, et je répète le mot, je le répèterai tant que vous voudrez. Une jolie famille que la vôtre, comme si je ne pouvais pas faire de vous tous, demain, oui, pas plus tard que demain, un tas de mendiants ! vous entendez Henri Delagrave ? des mendiants, des mendiants ! Je n'aurais qu'un mot à dire pour cela !

—Il est fou ou il est ivre ! murmura Delagrave en le regardant gesticuler comme un possédé.

Mouton saisit ces deux mots.

—Fou ! s'écria-t-il, en riant ; fou, moi ! ce n'est pas dans ma famille que sont les fous.

—Serait-ce donc dans la mienne ? demanda Delagrave, d'un ton dédaigneux.

L'avocat tira un billet tout froissé de sa poche, et le jeta sur la table.

—Lisez cela, dit-il, si votre fille avait la tête saine, elle n'aurait pas écrit un billet doux comme celui-ci au fils d'Ephraïm Mouton, votre maître ! vous entendez, monsieur Henri Delagrave ? votre maître et le sien !

Il n'est pas douteux que Delagrave n'entendit pas les vociférations de l'avocat ; mais son étonnement était si grand qu'il le paralysa, et ce fut à cette circonstance qu'il dut de ne pas l'écraser d'un coup de poing.

Mais il parvint à se modérer par un puissant effort, et ce fut avec calme que déployant le billet, il dit :

—J'ignorais que Varina eût écrit à votre fils.

—Lisez, lisez ! cria l'avocat en frappant avec force ses mains sèches l'une contre l'autre. Lisez !

Le billet était l'écriture de Varina, et Delagrave lut ce qui suit, tout haut, comme le voulut Ephraïm Mouton :

*« A monsieur Joseph Mouton.—Monsieur, j'ignore sur quel droit vous basez votre insolence, en osant vous adresser à moi, comme vous l'avez fait, ou plutôt, comme un pareil droit ne saurait exister, je cherche vainement à me rappeler quel acte inconsidéré de ma part a pu vous autoriser à avoir une telle présomption. Le cadeau que vous avez eu l'impertinence de m'envoyer..... »*

—Impertinence ! s'écria l'avocat, en interrompant Delagrave, un collier de diamants, en vrai diamants, faites attention ! J'ai dit à mon fils qu'il était un fou, comme si du faux n'aurait pas produit le même effet. Mais pourquoi vous arrêtez-vous ? continuez ! il y a mieux que cela encore... Ah ! ah ! beaucoup mieux.

Delagrave reprit sa lecture.

*« Le cadeau que vous avez eu l'impertinence de m'envoyer, je vous le retourne et si vous avez désormais l'audace de m'adresser encore des mots, si j'ose profaner ce mot, d'amour, je me chargerai d'aller moi-même vous porter ma réponse ; car, quoique je ne sois qu'une femme, je saurai bien vous châtier comme vous le méritez. »*

Telle était la lettre que Varina Delagrave, car nous continuerons à lui donner ce nom, avait écrite au fils de M. Mouton.

La main de Delagrave trembla en replaçant le papier sur la table, où l'avocat s'empressa de le reprendre.

—Et ne saviez rien de cela ? cria-t-il en l'élevant en l'air.

Je vous dis, une fois pour toutes, que j'ignorais qu'il y eût aucune correspondance échangée entre Varina et votre fils. J'ajouterai même que je regrette infiniment la folie qu'elle a faite. Mais vous ne devez pas oublier que Varina n'est pas habituée à voir contrôler sa volonté, et que son sang méridional se révolte contre des obligations auxquelles nous savons nous plier... nous autres ; que dois-je faire ? Indiquez-moi un chemin possible, et je le suivrai. Mais Varina est sa maîtresse ; je puis bien tâcher de guider ses inclinations, et je le ferai ; mais je ne puis lui imposer ma volonté ; je le voudrais que je ne pourrais pas.

—Pourquoi cela ? vous n'êtes pas homme à vous laisser arrêter par des bagatelles.

—Voudriez-vous donc que je la traîne à l'autel ? s'écria Delagrave, qui sentait la patience lui échapper. Enfin, je ne puis faire que ma fille aime votre fils !

—Mais vous pouvez faire qu'elle l'épouse, répliqua Mouton, avec un rire diabolique.

Mais supposons, dit Delagrave, que Varina continue à répondre, non ?—c'est une fille étrange, et qui a une volonté de diamant.

—Demandez-lui, répliqua Mouton, lequel ira le mieux à son orgueil,—car Lucifer n'en avait pas plus qu'elle,—demandez-lui, dis-je, ce qu'elle préférera,—ou de devenir la femme de l'homme le plus riche de ce pays, ou de voir une certaine demoiselle prendre sa place comme héritière de Moidrey,—tandis que son père, Henri Delagrave ira, aux galères comme fauss... .

L'avocat tressaillit, et ses joues parcheminées pâlirent un moment :

Delagrave lui avait saisi le bras, et le lui tordait.

—Prenez garde ! lui souffla-t-il à l'oreille ; prenez garde de me réduire

au désespoir ! S'il est en mon pouvoir de décider Varina à devenir la femme de votre fils—elle sera la femme de votre fils ! Je n'épargnerai rien pour cela—quelle garantie exigez-vous de ma sincérité.

—Je suis suffisamment garanti par le danger de votre situation.

—Soit ! Mais si j'échoue—répondez-moi,—et répondez-moi franchement, maître Mouton—quels sont vos projets ?

—Vous me demandez ma résolution,—vous allez la connaître ;—et je vous jure qu'elle sera immuable comme le destin ! Je vous donne une semaine pour vous retourner comme vous pourrez, et faire ployer votre fille sous *ma* volonté. Si au bout de ce temps elle refuse de signer le contrat, je remettrai le testament de votre père dans les mains de la fille de votre frère,—d'Emma Delagrave,—et un coup de vent emportera votre maison de cartes.

—Une semaine, dites-vous ?

Mouton fit un signe affirmatif.

—Juste d'aujourd'hui en sept, dit-il. Vous brûlerez vous-même le testament,—ou Moidrey changera de propriétaires. Pendant sept jours, je ferai le mort, et vous aurez tout le temps d'agir. Jusque là, donc, je vous dis adieu !

Il sortit, attira vivement la porte derrière lui, comme s'il eut craint un mouvement de la part de Delagrave ; mais celui-ci ne fit aucune tentative pour le retenir. Il resta, plusieurs minutes immobile comme une statue, les mains jointes, et les yeux fixés sur l'endroit que venait de quitter l'avocat.

Puis soudainement, secouant sa léthargie, il bondit sur ses pieds, en repoussant la chaise avec une telle violence qu'elle roula sur le plancher.

—Misérable ! cria-t-il, en étendant son poing fermé dans la direction de la porte—mon cou n'est pas encore sous ton pied,—et tu ne m'as pas encore arraché ces propriétés de Moidrey.—Ce n'est pas mon destin que tu viens de sceller, mais *le tien* !

Il traversa l'appartement, et, saisissant un cordon de sonnette, il le tira violemment ;—puis, il alla se jeter de nouveau dans son fauteuil.

—Allons, dit-il, le moment d'agir est venu,—et, si je ne me trompe, l'homme aussi doit être arrivé.

Il se retourna vivement en entendant un pas lourd.

—Oui, ajouta-t-il, il est déjà ici.

Comme il parlait, une portion de la bibliothèque tourna sur des gonds invisibles, et livra passage à un homme, qui, d'un pas ferme et assuré, s'avança au milieu de l'appartement.

C'était le messager de Rodolphe Mortagne, Matteo, l'Italien.

## XXXVII.

## LE PRIX DU SANG.—LA FEMME AUX DEUX MARIS.

Matteo Cordiani était arrivé de la veille à Moidrey, avec des lettres de son maître pour Henri Delagrave.

Il n'y avait, à l'exception du faux testament, que peu de secrets entre Delagrave et Mortagne. Ces deux hommes se connaissaient à fond l'un et l'autre, et s'ils portaient un masque en publique, ils se hâtaient de s'en débarrasser dès qu'ils se trouvaient entre eux.

Mortagne, dans ses lettres, racontait avec des expressions de rage, tous les événements que le lecteur connaît déjà. Mais il n'était pas homme à se tenir pour battu, quelque grand qu'eût été son échec. Il avait juré de ne s'arrêter que lorsque ses odieux projets auraient été réalisés ; et c'est dans ce but qu'il avait envoyé Matteo pour observer le terrain et préparer une nouvelle tentative.

Passant ensuite à Matteo, il le peignait à son ami comme un homme dont il pouvait user en toute confiance, qui servait fidèlement son maître, tant qu'on le payait bien,—mais qui, le terme de son engagement une fois expiré, n'hésitait pas,—pour une somme quelconque, à lui plonger dans le cœur l'arme dont il s'était précédemment servi pour le défendre.

C'était, il faut l'avouer, un terrible instrument dans des mains comme celles de Henri Delagrave.

La conférence entre eux, dans le cabinet, fut longue et animée.

Ce fut avec beaucoup de prudence, et par degrés, que Delagrave, aborda la question qu'il avait tant à cœur.

Enfin il exposa à Matteo qu'Ephraïm Mouton, dont il indiqua la demeure, située à une certaine distance de Moidrey, était possesseur d'un document,—sans bien entendu en expliquer la nature—qui donnait à l'avocat un pouvoir sur lui Henri Delagrave,—un pouvoir dont il pouvait cruellement abuser.

—Pour avoir ce document, ajouta Delagrave, je suis prêt à payer n'importe quel prix.

—Encore ? demanda Matteo.

Delagrave mentionna une somme—qui devait être bien considérable,—car l'Italien, malgré son empire sur lui-même, ouvrit des yeux d'étonnement.

—Corpo di Bacco ! murmura-t-il ; mais ce document doit avoir beaucoup de prix !

—Beaucoup de prix ! Et pour moi plus que pour personne ! répliqua Delagrave. Il en a tellement que si on me l'apporte d'ici trois jours, je doublerai la somme.

Les yeux de l'Italien brillèrent d'envie.

Il se leva de son siège.

—Vous l'aurez, dit-il, coûte que coûte.

Delagrave le regarda fixement ;—leurs yeux se rencontrèrent, et ils échangèrent un regard sinistre et plein d'une terrible signification pour Ephraïm Mouton. Il était clair que ces deux hommes se comprenaient.

—*Coûte que Coûte!* répliqua Delagrave, lentement. Il faut que j'aie ce document, à tout prix.

—Il suffit! soyons explicites :—la nature, quelle en est-elle? dit Matteo.

—Un testament—le testament d'Isaac Delagrave, mon père.

—Où le trouverai-je?

—Ce sera à vous de le découvrir. Il est quelque part dans la maison de l'avocat,—car Mouton est vieux—très-vieux, et plein d'excentricités ;—et bien certainement il ne s'en séparera pas, ne fût-ce que pour avoir le plaisir d'en repaître ses regards.

—Je le dénicherai, dit l'Italien, après une pause, et jusqu'à ce que je l'aie trouvé, cet homme aura deux ombres, la sienne et la mienne.

La conversation entre ces deux misérables devint encore plus positive et plus confidentielle, et quand ils se séparèrent, une confiance réciproque les unissait.

Lorsque Matteo Cordiani quitta Delagrave, ce fut par une petite porte qui conduisait dans les jardins réservés du château, car il avait été convenu entre eux que, dans leur intérêt commun, il importait que les visites de l'Italien fussent les plus rares et le plus secrètes possible.

Matteo se dirigeait par les allées les plus retirées, de manière à longer une partie des bâtiments, et à atteindre une porte dérobée, dont Delagrave lui avait donné la clef, quand le son d'une mélodie douce, et qui lui était bien connue, frappa son oreille.

Il tressaillit, et regarda autour de lui avec égarement, comme s'il eût douté de ses sens.

Le chant, qui était lent et plaintif, continua.

La figure de Matteo était presque livide, et, tandis qu'il s'appuyait contre le tronc d'un arbre qui se trouvait à sa portée, cet homme au corps si robuste tremblait de tous ses membres, comme un enfant effrayé.

Il resta ainsi, les lèvres ouvertes, la tête avidement penchée en avant. Toute son âme semblait écouter.

Le chant cessa.

Il respira longuement, comme s'il se fût senti soulagé, et puis, levant la main, il essuya la transpiration qui baignait son front.

—Cette chanson! dit-il; cette chanson!—c'est celle que j'ai composée il y a de longues années, lorsque—lorsque...

Il leva les deux mains, et les pressa violemment contre ses tempes, comme s'il eût voulu broyer les pensées qui traversaient son cerveau.

—Suis-je fou?—oui, je dois être fou, ou je rêve! Cette chanson, il n'y a qu'une personne à qui je l'ai apprise, c'est à celle qui...

Il tressaillit, car le chant recommença.

—Dieu du ciel ! murmura-t-il, —cette voix !. . je ne me trompe pas !

Alors, tombant à genoux, il se glissa silencieusement, comme un serpent, dans la direction d'où venait la voix.

Il entr'ouvrit avec précaution les branches des arbustes, et regarda.

Le fourré où il était caché n'était qu'à quelques pas d'un balcon en pierre, sur lequel donnait une chambre, dont on apercevait le riche ameublement par la porte ouverte.

Sur ce balcon était assise une femme.

Son bras était appuyé sur la balustrade, et sa joue reposait sur sa main.

Sa chevelure, longue et brune, dans laquelle brillaient quelques bijoux, était partiellement détachée, et tombait en anneaux sur ses épaules.

Une guitare était posée à côté d'elle ; mais elle ne touchait pas à l'instrument.

Elle chantait plutôt, comme accompagnement de ses tristes pensées, que par plaisir.

Son attitude était celle d'une personne vivement préoccupée, et sa joue était humide de larmes.

La figure de Matteo, tandis qu'il la regardait, était celle d'un démon.

—C'est elle ! murmura-t-il, en grinçant des dents ; oui c'est elle !

Il approcha plus près encore, sans quitter les yeux de sur elle.

—Qui aurait jamais cru que c'est là que je la retrouverais ! se dit-il. Elle n'est pas changée ! C'est toujours la même beauté fière, et, sans doute, le même cœur froid et cruel ! Je ne vivais que pour ce moment ; — l'heure que j'ai tant désirée est enfin venue !

Tout en parlant, il avait tiré de dessous sa veste un poignard, dont la lame mince et effilée brilla aux rayons du soleil. Puis aussitôt, il se coucha au milieu du gazon et des fleurs, comme une bête fauve, qui guette l'instant de s'élaner sur sa proie. Mais tout à coup, une voix claire et sèche appela de l'intérieur de l'appartement :

—Maman ! ma mère !

Le chant cessa ; — la mère se leva vivement, se tourna vers sa fille, qui, dans toute la magnificence de sa beauté, apparut à la fenêtre.

Il y eut un moment de conversation à voix basse, et puis toutes les deux rentrèrent dans l'appartement.

L'Italien replaça son poignard dans sa gaine, et s'éloigna avec la même précaution, jusqu'à ce qu'il fût hors de portée d'être vu ou entendu.

Alors, avec un éclat de joie presque sauvage, il bondit sur ses pieds.

—Madame Delagrave ! s'écria-t-il ; elle a su bien placer ses actions. Mais pour faire ce marché, il lui fallait le consentement d'un autre, de Matteo Cordiani !

Il rit à haute voix, et se frotta les mains.

—Cette vengeance, continua-t-il vaut mieux que celle que j'espérais.

Vous avez bâti un palais sur ma tombe, et vous vous êtes réjouie avec la certitude que la mer garderait ses secrets, et que les morts ne reviennent pas. En cela, du moins, le proverbe a menti.

Il se tourna pour chercher la porte par où il devait sortir.

— Cette clef m'a été remise par Henri Delagrave ; elle me permettra d'entrer, à toute heure, et sans être vu, dans ces jardins particuliers.

## XXXIII.

## MATTEO DANS L'ANTRE DU LION.

Après avoir quitté les jardins particuliers de Moidrey, Matteo s'occupa à recueillir tous les renseignements qu'il crut nécessaires pour l'exécution de ses projets.

Dans un jour, l'Italien avait fait deux grandes découvertes :

D'abord, qu'Henri Delagrave était au pouvoir d'Ephraïm Mouton, par la raison qu'un important document était dans la possession de ce dernier ; — secondement, que la femme qui lui avait causé tant de misère, — qui, d'un mot, l'avait envoyé aux galères, comme assassin, vivait encore ; qu'elle vivait dans le luxe et la splendeur, et qu'elle était mariée à ce même Delagrave, aux affaires duquel il était maintenant si vivement intéressé.

Il ne fut pas long à prendre une résolution.

Cette résolution consistait à se rendre maître de cet important document, et d'exercer ainsi un double pouvoir sur Delagrave. Puis, de faire connaître son existence à la comtesse, qui, dès lors, deviendrait, entre ses mains, un instrument soumis et obéissant.

C'était le soir du sixième jour après l'entrevue de l'avocat avec Henri Delagrave, que Matteo Cordiani se présenta chez M. Mouton.

M. Ephraïm Mouton, lui dit le portier est allé à Rennes, pour des affaires particulières, et il ne reviendra que tard dans la soirée.

— Je le sais bien, répliqua Matteo, mais c'est le fils que je désire voir... ou plutôt, c'est M. Mouton, fils, qui désire me voir.

— Quel nom dois-je annoncer ? demanda le portier.

Matteo tira de son carnet un carte glacée, sur laquelle étaient imprimés en lettres d'or, ces mots, surmontés d'une couronne : ... *Comte Andrea Pescara*.

Le portier sonna une cloche, et Matteo gravit les marches blanches qui conduisaient au principal corps de logis.

Un domestique, en livrée grise, prit la carte, et s'inclina respectueusement.

— Monsieur... vous attend, monsieur, dit-il : si vous voulez prendre la peine d'entrer dans la bibliothèque, je vais l'informer de votre arrivée.

Cette bibliothèque était certainement... comment dirons-nous

plus juridique que littéraire. D'énormes rayons de livres de droits, de grandes boîtes contenant des monceaux de paperasses, et quelques cartes sur les murailles, avec des meubles d'un style sévère, des chaises en cuir et ornées de gros clous, complétaient l'ensemble.

Telle était la pièce dans laquelle le faux comte fut introduit, et il ne se trouva pas plus tôt seul, qu'il se mit à en faire un examen rapide mais complet.

—Un soir seulement pour agir, murmura-t-il; voilà ce qui me reste.

Le vieux renard était trop rusé pour garder sur lui un pareil document. Demain est le jour où il a promis de produire le testament, et il est allé le chercher à Rennes, où il l'avait déposé en sûreté. Diavolo! dit-il en serrant les dents; je lui aurais bien fait son affaire sur la grande route... mais le coquin s'est fait accompagner du notaire de Rennes et de son clerc, et ils sont tous les trois bien armés. Bon! bon! tout n'est pas encore perdu; je connais ses habitudes, et il est trop vieux pour ne pas leur être fidèle. Oui... et l'Italien se frotta les mains,.... le testament d'Isaac Delagrave sera en ma possession cette nuit!

Il s'était approché de la fenêtre, et, poussant de côté les larges rideaux qui la cachaient, il examina attentivement l'espagnolette.

—Très-facile à ouvrir du dehors, dit-il,.... si... ah!... j'ai une idée!

Une petite table était dans l'embrasure.

Il la heurta,.... comme par accident, juste au moment où le domestique rentrait :

La table alla frapper la fenêtre, et brisa un carreau.

Le comte Andrea Pescara fut au désespoir.

—Son pied s'était pris dans quelque chose, dit-il. "Ah! c'était cela,.... et; se baissant, il releva un livre qui se trouvait très à propos sur le tapis.

Le domestique pria le comte de ne pas se tourmenter de si peu de chose. Il était trop tard pour faire remettre le carreau ce soir, ajouta-t-il; mais, demain il n'y paraîtra plus.

Mais, bien certainement le lendemain ne devait pas remédier aux projets qui fermentaient dans le cerveau de l'Italien.

Il y eut un éclair de sombre triomphe qui traversa son œil sombre, tandis que le valet arrangeait les plis des rideaux de manière à cacher la fenêtre.

—Il y a un proverbe, dit-il, lorsque le domestique se tourna de nouveau vers lui,.... "celui qui casse les verres les paye."

Et il mit une pièce d'or dans la main du valet, et arrêtant d'un geste, l'expression de sa gratitude, il lui demanda s'il avait informé son maître de son arrivée.

Le valet répondit affirmativement.

—Monsieur attend le comte Pescara dans le petit salon, dit-il. Et tout en marchant devant, il ajouta: M. Ephraïm doit amener des amis avec lui et on leur réserve la bibliothèque.

L'Italien suivit le domestique, mais non sans avoir jeté un dernier coup-d'œil sur les rideaux. Il n'y avait pas de vent, et pas un mouvement; des plis ne pouvaient faire soupçonner qu'il y eut là une vitre brisée.

Matteo eut, pour la seconde fois, un rire infernal.

—Ce soir, se dit-il, quoiqu'il arrive, j'aurai ce fameux document, et

puis, . . . il ferma ses mains si fort que les ongles de ses doigts pénétrèrent dans la paume, . . . et puis, nous réglerons nos comptes madame Delagrave et moi.

## XXXIV.

## COMMENT MATTEO MIT A EXÉCUTION LE PREMIER DE SES PROJETS.

Le même soir où le carreau de vitre avait été cassé par le faux comte Pescara, le maître de la villa était revenu de Rennes, accompagné de deux personnes, M. Doré, un notaire de campagne et son clerc.

Après avoir pris quelque chose, le notaire de Rennes et son clerc, tous deux fatigués de leur voyage, étaient allés se coucher, et c'était aussi ce qu'avait fait toute la maison, car "se coucher tôt et se lever tôt" était une règle qu'on exécutait ponctuellement chez maître Mouton.

Seul, l'avocat était debout, actif, inquiet, et ne se sentant nulle disposition à dormir. Dormir ! Il était comme une bête fauve dans une cage, ne quittant jamais des yeux la proie qu'elle compte dévorer le lendemain.

Le lendemain ! L'horloge d'une église du voisinage sonna l'heure.

*Une heure !*

L'avocat tressaillit, leva la tête et se frotta les mains.

Onze heures encore ! Onze heures seulement, et le destin de Henri Delagrave allait être scellé !

" Henri Delagrave, qui veut se faire appeler baron, baron *vraiment* s'écria le vindicatif vieillard, en frappant un coup sur la table. Sorti d'un prêteur sur gages ! ne voilà-t-il pas une belle origine ! Je ferai payer la tête à ces gens-là, à sa femme, à sa fille ! oui, nous verrons si, malgré toute leur fierté, elles ne tombent pas à genoux à mes pieds, aux pieds de Mouton, le pauvre misérable avocat . . . ha ! ha ! ce sera drôle !

Le plaisir qu'il savourait ainsi était celui d'un démon.

— Delagrave ne pourra pas dire que je n'ai pas tenu ma parole, continuait-il. Doré lui-même ignore le contenu des papiers qu'il a gardés tant d'années. Mais dans quelques heures, j'aurai la langue déliée, et je pourrai parler. Tout est préparé . . . tout ! Doré fera le plus déplaisant de la besogne . . . ha ! ha ! Il est payé pour cela, tandis que j'irai voir Mlle Emma et faire mes conditions de ce côté. Charmante jeune fille, et ce qui vaut beaucoup mieux, à mon idée, riche héritière ! quelle chance pour mon fils ! J'avais toujours eu le projet que si je pouvais de ce côté, mon fils l'épouserait. Elle ne peut pas le refuser ; elle ne serait pas assez folle pour cela. Ah ! ah ! mon fils aura le château et ses belles dépendances.

Au moment où il parlait ainsi, dans les plis des rideaux de la fenêtre, derrière lui, il se fit un mouvement soudain et imperceptible, comme s'ils eussent été touchés par une main cachée.

Le vieillard, toutefois, ne vit rien que la pendule de bronze dont il regardait les aiguilles.

La chambre à coucher de Mouton était adjacente à la bibliothèque, qui, comme il aimait à le répéter, représentait, en quelque sorte, son champ de bataille ; et c'est pour cela qu'il aimait à en être toujours le plus près possible.

Pour une fois, il montra une extrême répugnance à aller dormir.

(A continuer.)